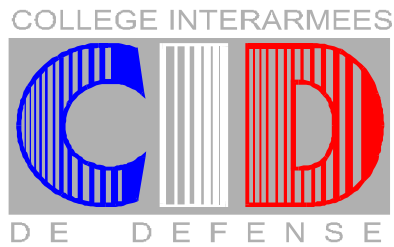


Fiche de présentation du mémoire de géopolitique du CRE LCL PINEAUD

1. L'histoire de la notion d'Europe jusqu'en 1945 : les empires, les Etats, les nations et l'invention politique européenne
GPINEAUT0204
2. Commissaire Lieutenant-Colonel (AIR) PINEAUD Thierry-Marc (France)
3. 02/04/2001
4. Division B
5. Mémoire de géopolitique
6. Quand les hommes installés sur le territoire européen ont-ils commencé à se penser eux-mêmes et à penser leur territoire, comme différant essentiellement (par les mœurs, les sentiments, les pensées) des hommes installés sur d'autres terres ?

Quelle forme prend alors ce concept d'Europe qui s'affirme progressivement jusqu'au XVIII ème siècle, époque à laquelle il s'efface devant l'idée concurrente et destructrice de nation ?
7. Mots clés : Europe, oekoumène hellénistique, empire romain, chrétienté, humanisme, « Lumières », nation, nationalisme.



L'HISTOIRE DE LA NOTION D'EUROPE JUSQU'EN 1945

Les empires, les Etats, les nations et l'invention politique européenne

Mémoire de géopolitique

du Commissaire Lieutenant-colonel Thierry-Marc PINEAUD

dans le cadre de l'étude dirigée "Europe de défense"

Directeur : Professeur André BRIGOT
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Avril 2001

L'HISTOIRE DE LA NOTION D'EUROPE JUSQU'EN 1945
Les empires, les Etats, les nations et l'invention politique européenne

Sommaire

Partie I :

L'Europe, concept abstrait

L'apport initial de la pensée grecque

L'empire romain, obstacle à la naissance de l'Europe

L'époque médiévale et le primat du concept de chrétienté

Partie II :

L'Europe, sphère culturelle

La fin du Moyen Age et les premiers recours au concept d'Europe

L'humanisme et l'affirmation progressive de l'Europe morale

Les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles : l'Europe, concept dominant

Partie III :

La crise de la notion d'Europe

Une notion concurrente : la nation

L'impossible conciliation des deux concepts

Le nationalisme et les déchirements européens

La résistance et la résurrection de la notion d'Europe

L'HISTOIRE DE LA NOTION D'EUROPE JUSQU'EN 1945

Les empires, les Etats, les nations et l'invention politique européenne

Table des matières

Introduction	Page 1
Partie I : L'Europe, concept abstrait	4
1.1 L'apport initial de la pensée grecque	4
1.1.1 La distinction Europe physique – Europe morale	4
1.1.2 L'Europe, concept inusité	5
1.2 L'Empire romain, obstacle à la naissance de l'Europe	6
1.3 L'époque médiévale et le primat du concept de chrétienté	7
1.3.1 L'Empire carolingien, empire européen ?	7
1.3.2 La christianitas	8
Partie II : L'Europe, sphère culturelle spécifique	11
2.1 La fin du Moyen Age et les premiers recours au concept d'Europe	11
2.2 L'humanisme et l'affirmation progressive de l'Europe morale	13
2.2.1 La perception d'une singularité culturelle, politique et économique	13
2.2.2 L'impact de la Réforme	16
2.2.3 La découverte du Nouveau monde	17
2.3 Les XVII ^{ème} et XVIII ^{ème} siècles : l'Europe, concept dominant	18
2.3.1 Le XVII ^{ème} siècle et l'équilibre européen	18
2.3.2 Le XVIII ^{ème} siècle et l'apothéose de l'Europe culturelle	20
Partie III : La crise de la notion d'Europe	24
3.1 Une notion concurrente : la nation	24
3.1.1 La Révolution française et l'affirmation de la nation	24
3.1.2 La réaction européenne des années 1815 à 1848	25
3.2 La difficile conciliation des deux concepts	25
3.2.1 Les ambitions contradictoires des libéraux	25
3.2.2 La difficile synthèse Mazzinienne	26
3.3 Le nationalisme et les déchirements européens	28
3.3.1 Le triomphe du nationalisme à la veille de 1914	28
3.3.2 L'échec de l'Européanisme de l'entre deux guerres	29
3.3.3 L'Europe nazie	30
3.4 La résistance et la résurrection de l'européanisme	32
Conclusion	34

L'HISTOIRE DE LA NOTION D'EUROPE JUSQU'EN 1945

Les empires, les Etats, les nations et l'invention politique européenne

-- 0 --

Quand les hommes installés sur le territoire européen ont-ils commencé à se penser eux-mêmes et à penser leur territoire, comme différant essentiellement (par les mœurs, les sentiments, les pensées) des hommes installés sur d'autres terres ? Autrement dit, quand le nom d' « Europe » s'est-il mis à désigner un complexe historique et culturel, et non plus seulement un complexe géographique ?

Tel est le problème, qu'on ne saurait confondre avec celui que les historiens se posent plus volontiers et qui consiste à chercher les fondements de l'unité culturelle européenne, à analyser la naissance de l'Europe en tant qu'organisme doté de traits religieux, politiques, économiques ou moraux particuliers. De la recherche des « faits », nous passons à une recherche de la « conscience » de ces faits.

Tâche ardue s'il en est. Car l'Europe est un mythe et, pourrait-on ajouter un mythe singulièrement européen, tant il est vrai que seul l'europpéen a tenté de se définir comme individu pétri d'une culture spécifique transcendant les frontières tout en étant initialement circonscrite à un continent. Il est à cet égard révélateur que la notion de continent et d'identité culturelle spécifiquement asiatiques soient totalement étrangères à la mentalité asiatique.

Ce mythe de l'Europe transparaît dès l'origine dans le nom même d'Europe, personnage de la mythologie grecque dont l'épopée est annonciatrice des ambiguïtés futures de la notion d'Europe.

L'Europe est une femme violée par un Dieu. Cette femme est fille du roi de Tyr (Phénicie) Agénor. Elle est enlevée par Zeus, métamorphosé pour la circonstance en taureau. Zeus enlève Europe à califourchon sur son dos et, survolant les flots, la conduit en Grèce. C'est donc dans un bond vers l'Ouest, la mer et l'aventure que l'Europe légendaire prend son départ. Des amours de Zeus et d'Europe naissent trois fils : Minos, Rhadamante et Sarpédon. Revenons en Phénicie où le père d'Europe, Agénor, chasse ses cinq fils et leur défend de revenir tant qu'ils n'auront pas retrouvé la sœur perdue. Chacun emprunte une direction différente. Et l'un fonde Carthage, tandis que d'autres découvrent les rives du Continent, de l'Espagne au Caucase. Cadmos enfin, le plus fameux s'en va à Rhodes, puis en Thrace. Désespérant de retrouver sa sœur, il se rend enfin auprès de l'oracle de Delphes. Obéissant à son injonction, il abandonne sa quête et achète une vache marquée d'une pleine lune blanche sur chacun de ses flancs. Il la chasse sans répit devant lui à travers toute la Béotie, jusqu'à ce qu'elle s'effondre, épuisée, au lieu où Cadmos fondera la ville de Thèbes.

Fable ambiguë donc que l'origine de l'Europe, mais fable dont on peut néanmoins tirer l'interprétation suivante : c'est en poursuivant une image mythique - l'Europe - que les navigateurs phéniciens découvrirent sa réalité géographique. Mais c'est aussi en renonçant à la trouver telle qu'elle est dans son souvenir que Cadmos entreprend de la construire. On voit combien, dès ces temps fabuleux, il semble difficile de savoir « où est l'Europe ». Car c'est sa quête elle-même qui la crée. Rechercher l'Europe, c'est la faire ! En d'autres termes, c'est la recherche qui la crée. L'Europe est une quête.

Mais, l'Europe est autre chose encore, si l'on se réfère à l'autre légende relative à ses origines : celle de Japhet. Selon la Genèse commentée par les Pères de l'Eglise primitive, Noé partagea le monde entre ses fils Sem, Cham et Japhet. A Cham, l'Afrique, mais aussi l'esclavage pour le punir d'avoir surpris son père nu en pleine ivresse sans songer comme ses frères à le couvrir d'un manteau ; à Sem, l'Asie et la vie spirituelle ; à Japhet, l'Europe et les armes, et la promesse d'une expansion indéfinie : dilatatio, latitudo, selon la vulgate des Pères. L'Europe est donc un territoire non achevé.

Concept singulier et difficile à intérioriser, donc que celui d'Europe ; difficulté qui explique la lente progression de ce concept dans l'inconscient des peuples occidentaux. En vérité, si l'on peut repérer déjà dans le monde antique les fondements « factuels » de la civilisation européenne, et si le Moyen Age consacre le triomphe d'une unité spirituelle occidentale fondée sur l'appartenance au christianisme (christianitas), en revanche on ne peut déceler la naissance d'une claire et précise conscience européenne qu'à l'âge moderne.

Or, conscience européenne signifie différenciation de l'Europe permettant de la distinguer comme entité politique et morale d'autres unités ; c'est à dire, en l'occurrence, d'autres continents ou groupes de nations. Le concept d'Europe doit se former par opposition, quelque chose existant qui n'est pas l'Europe.

-- 0 --

Partie I

L'Europe, concept abstrait

I.1 -L'apport initial de la pensée grecque

La première opposition entre l'Europe et quelque chose qui ne soit pas l'Europe (à savoir l'Asie), est due à la pensée grecque.

I.1.1 - Cette idée est exprimée pour la première fois vers 520 av JC. C'est entre l'époque des guerres médiques et le règne d'Alexandre le Grand que se forme en effet le sentiment d'un espace opposé à l'Asie par ses mœurs et plus encore par son organisation politique. Cet espace est encore limité, du point de vue géographique. Le terme Europe s'applique tout au plus aux peuples et aux régions constamment liées au monde grec (Italie, côtes méditerranéennes de la Gaule et de l'Espagne).

Mais cette première expression de l'Europe physique ne saurait être confondue avec ce que l'on pourrait appeler l'Europe morale, ou pour être plus précis, l'Europe culturelle. Si Hérodote estime que la mer Adriatique marque l'extrémité occidentale de l'Europe entendue dans son acception géographique, il réduit en fait « son » Europe à la Grèce, la Thrace et la Macédoine¹. Même conception restrictive chez Aristote qui établit une distinction non seulement entre l'Europe (géographique) et l'Asie, mais aussi entre la Grèce (Europe morale) et l'Europe, cette dernière s'identifiant à la Scythie et, plus généralement aux pays nordiques². Et ici apparaît dès l'origine la caractéristique fondamentale de la notion d'Europe : l'Europe ne se définit pas tant par son périmètre, au demeurant fluctuant et incertain, mais par un certain nombre de traits culturels et politiques qui la distinguent des autres espaces et au premier chef de l'Asie.

1

¹ HERODOTE, Histoires, IX, 61
² ARISTOTE, Politique, VII, 1327

Or, quels sont donc les critères d'évaluation politique, culturelle et morale permettant de définir cette Europe si réduite par rapport à l'Europe des ethnographes ? Un critère majeur de différenciation est la « liberté » politique des Hellènes, opposée à la « tyrannie » asiatique. Liberté signifiant participation de tous à la vie publique (ouverte à des « citoyens » et non à des sujets) et choix de vivre « selon des lois », non selon l'arbitraire d'un despote. Eschyle¹ oppose à cet égard les citoyens d'Athènes prêts à défendre leur patrie aux hordes asiatiques sans idéal rassemblées par Xerxès. Très tôt l'idée d'Europe s'associe donc à celle de liberté, l'idée d'Asie étant pour sa part consubstantielle à la notion de soumission et d'esclavage.

I.1.2 - Réduite géographiquement à une petite partie de l'actuel continent européen, circonscrite culturellement, moralement et politiquement à la Grèce et à ses colonies, l'Europe apparaît de surcroît particulièrement étrangère aux soucis de l'homme grec. Car ne nous illusionnons pas : l'Europe demeure une construction philosophique inaccessible à l'immense majorité de la population des cités grecques. Le Grec ne se sent pas européen ; il est grec. Le navigateur grec n'aborde pas des rivages européens ; il sillonne une mer cohérente : la Méditerranée (dans L'Iliade et dans l'Odyssée, il n'existe de fait aucune idée de continents distincts). L'Europe ne revêt donc en réalité aucune signification. L'Europe demeure un mot, un concept abstrait, flottant ; et ce pour deux raisons :

Le non usage par les Grecs de ce concept géographique nouvellement créé tient en premier lieu à l'origine essentiellement philosophique de la notion d'Europe. Cette origine est certes géographique ; mais la géographie hellénique n'est pas la géographie moderne. Elle cède encore à une représentation cosmogonique toute emprunte de mythologie, puisque même Hérodote, étudiant les conflits entre l'Asie et l'Europe, et par conséquent la fracture originelle entre ces deux mondes, les explique par des enlèvements de femmes. La notion d'Europe est en fait née d'un raisonnement abstrait ; est née, non d'observations physiques mais de considérations théoriques sans rapport avec l'expérience.

¹ ESCHYLE, Les Suppliants, v. 336

L'Europe est née d'une spéculation, pour satisfaire à un besoin de l'esprit avant que les hommes ne se soucient de donner un contenu réel au mot Europe. Pour les anciens Hellènes, le monde avait la figure d'une sphère (les chinois eux étaient hantés par l'idée du carré). Mais si le monde est une sphère, comment concevoir de façon idéale la répartition des terres à la surface de cette sphère ? Nécessairement de façon symétrique, en les répartissant de part et d'autre d'un grand diamètre. Il fallait qu'il en fût ainsi pour satisfaire la raison. Et donc, il en fut ainsi, en théorie, en pure spéculation. Seulement, ce qui existe n'existe vraiment qu'à condition d'être nommé, de recevoir un nom. Tout naturellement, on appela l'une des masses l'occidentale et l'autre l'orientale. L'orientale, ce fut l'Asie. L'occidentale, ce fut l'Europe.

La deuxième raison de cette conception totalement abstraite de l'Europe, de cette non utilisation par les Grecs d'une notion géographique qu'ils avaient néanmoins inventée, c'est que le monde Grec n'est pas un monde européen. Reportons sur une carte les emplacements et les noms de toutes les cités coloniales fondées par les Grecs : comment de la répartition des différents comptoirs tirer la notion d'une Europe étroitement et exclusivement européenne, d'une Europe distincte de l'Asie et de l'Afrique, si une bonne moitié de ces localités se trouvait précisément sur les côtes d'Asie, sur le pourtour de l'Asie mineure et sur les côtes d'Afrique ?

L'opposition conceptuelle, la partition philosophique des continents ne pouvaient donc pratiquement perdurer. Les conquêtes d'Alexandre, en créant l'oekoumène hellénistique, ne firent que confirmer cet état de fait et rendirent durablement impossible tout développement ultérieur de cette notion d'Europe qui venait d'apparaître. Et ce qui était vrai de l'hellénisme devait l'être davantage encore de la romanité.

I.2. L'Empire romain, obstacle à la naissance de l'Europe

L'Empire romain ne fut pas un empire européen. Tant que l'Empire romain dura, l'Europe ne fut pas en Europe. L'Europe fut en Méditerranée. Et comment

pouvait-il en être autrement tant que la notion d'Empire suffisait à répondre à tous les besoins identitaires et culturels des habitants de ce même empire ? C'est que le mot d'empire, *imperium romanum*, suffisait à désigner tout l'ensemble culturel que pouvaient concevoir les hommes cultivés du temps. L'Empire romain, c'était la paix, la paix protégeant contre les barbares (dont certains seraient de futurs européens !) tenus en respect par le limes ; l'Empire, c'était le pain quotidien garanti par cette paix ; l'Empire, c'était une administration régulière ; l'Empire, c'était enfin une langue commune. Or, tant que cet empire s'est imposé à tous les riverains de la Méditerranée comme la seule et unique référence, il n'était pas question que l'Europe – concept abstrait né d'une spéculation – fût autre chose qu'un nom. De même que l'oekoumène hellénistique, à cheval entre l'Europe et l'Asie, ne pouvait donner un contenu réel au concept d'Europe, l'oekoumène romaine, largement intercontinentale elle aussi, n'a pu à son tour laisser subsister que l'opposition entre Romain et barbare, au détriment de celle qui séparerait bien plus tard l'européen du non-européen.

Le préalable à toute affermissement futur du concept d'Europe ne pouvait en conséquence résider que dans la disparition de l'Empire Romain. Et c'est en ce sens que l'Europe géographique et culturelle n'apparaît qu'au Moyen Age, bien que les contemporains ne soient encore aucunement portés à se représenter en tant qu'européens.

I.3 - L'époque médiévale et le primat du concept de chrétienté

Le grand organisme, l'Empire, qui groupait autour de la Méditerranée les terres occidentales, asiatiques, méridionales et africaines, a été, par une série d'interventions humaines compliquées, brisé en trois parties dont chacune a dû vivre ensuite sa vie propre. La sécession de l'Orient consacra la naissance de l'Europe.

I.3.1 - L'Europe trouve en fait sa première véritable expression dans l'empire carolingien. Celui-ci constitue la consécration politique d'un changement de structures : l'intégration officielle de l'élément nordique dans l'histoire de

l'Occident. C'est autour de l'Europe carolingienne que s'est constituée notre Europe. Certes, l'Empire carolingien, ce n'est pas encore l'Europe, notre Europe. Mais il n'en est pas moins une formation exclusivement européenne, la première des formations européennes qu'enregistre l'histoire. Car cette Europe carolingienne, c'est essentiellement une formation qui s'oppose sur trois fronts à ce qui n'est pas l'Europe. Le premier front, c'est le front méditerranéen, qui s'oppose à l'Afrique, l'Afrique conçue en tant que prolongement de l'Asie, puisque ses maîtres sont des asiatiques : les Arabes. Le second front, c'est l'Océanique, l'océan germanique, c'est à dire la mer du Nord qui débouche sur la Barbarie (Normands). Quant au troisième front, c'est l'Est, frontière indéfinie qui marque les limites de la civilisation et de l'identité européennes.

Mais, à l'instar des grecs du monde antique, les sujets de l'empire carolingien eussent été bien surpris de s'entendre qualifier d'européens. Si Charlemagne est *rex pater europae*, le contenu moral de cette Europe, son contenu qu'on pourrait aujourd'hui qualifier « d'idéologique », est l'écclesia romaine, les Romani opposés d'ailleurs aux grecs, à Byzance, laquelle est mise hors jeu. Le terme européen demeure, pour sa part, largement inconnu à l'époque de Charlemagne et le demeurera au moins jusqu'au XII^{ème} siècle. Car l'Europe, pour les plus savants d'entre les européens, ce n'est encore qu'un mot à écrire sur une carte au demeurant parfaitement inexploitable. Et l'on en revient à ce paradoxe récurrent. Il y a le nom d'Europe. Il y a l'étiquette Europe. Il y a peut-être l'idéal Europe (rien n'est moins sûr). Mais il y a surtout la réalité, qui d'abord s'est appelée monde grec, puis hellénisme, puis Empire romain, et désormais chrétienté. Et si la chrétienté recouvre effectivement la majeure partie de l'Europe, on ne saurait la confondre avec celle-ci, dans la mesure où elle s'étend au delà d'une Europe géographique qui comprend en son sein nombre de territoires non encore évangélisés (Moscovie) voire déchristianisés (Espagne). Les deux notions de chrétienté et d'Europe ne se recouvrent pas, même si elles paraissent solidaires l'une de l'autre. La chrétienté n'est donc pas l'Europe. Et l'Europe demeure dans les limbes.

I.3.2 - De fait, la chrétienté médiévale n'oppose pas l'européen au non-européen. Elle oppose le chrétien au païen : nouveau couple qui s'est substitué, ou

plutôt rajouté au couple romain / barbare. Le *paganus* est certes nécessairement un *barbarus*, mais on peut trouver un *barbarus* qui soit *christianus* ! *Respublica christiana*, *christianitas*, *Ecclesia* : telles sont les notions qui englobent à cette époque toutes les valeurs, tant spirituelles que morales. Le mot *christianitas* fait partie au XII^{ème} siècle du vocabulaire ordinaire ; le mot Europe ne le concurrence pas encore. Toute la pensée politique médiévale s'appuie sur l'idée de « chrétienté » d'où dérivent ses aspirations et ses tendances unitaires : le genre humain dans sa globalité a vocation à être uni sous un seul chef, l'Empereur dans le domaine temporel, le Pape dans le domaine spirituel ; l'un et l'autre pouvoirs n'étant que les deux visages d'un être à double face. L'*Ecclesia* est unique, elle englobe tout, esprit et corps, religion et politique.

Les limites matérielles, géographiques de la *christianitas* échappent ainsi à toute acception géographique, fût elle même empruntée au texte fondateur (légende de Japhet).

Pratiquement, il est vrai, la *christianitas* s'étend au delà du Danube et du Rhin, au delà des frontières du monde civilisé romain. La *christianitas* englobe nombre de territoires anciennement barbares. Si l'on se réfère à Dante¹ chez qui le terme Europe apparaît rarement, on découvre alors que la *christianitas* s'est étendue aux régions septentrionales, la *pars occidentalis*. Fort incertaines sont les limites orientales vers la Russie (rares sont les allusions aux Scythes). Quant à la péninsule balkanique, monde grec par excellence, elle n'obéit plus à l'autorité de l'Eglise. Les Grecs contemporains, l'Orient européen du temps de Dante, géographiquement inclus dans l'Europe, sont en train de sortir de sa sphère morale (ils ne la réintégreront qu'au XIX^{ème} siècle). La *christianitas* se limite donc aux peuples « romains-germaniques ». Ainsi la distinction entre Germains et Romains cède-t-elle insensiblement devant la distinction entre Occidentaux et Orientaux. Ce qui explique que sous le nom de « Francs », ces Francs qui se lancent à la fin du XI^{ème} siècle à l'assaut de l'Orient pour recouvrer la terre d'élection de leur identité spirituelle, puissent être désignés aussi bien les Latins que les Teutons.

¹ DANTE, *Epîtres*, VII, 11

Autrefois, l'Orient désignait l'Asie et l'Occident la Grèce, c'est à dire l'Europe civilisée. A présent, l'Occident désigne les régions à l'Ouest de l'Adriatique, et l'Orient honni inclut la Grèce. De nouveaux peuples, inconnus des Grecs du V^{ème} siècle avant notre ère, composent un nouvel Occident, qui englobe aussi l'Europe centrale et qui s'est étendu bien au delà des régions proprement méditerranéennes.

L'Occident, les occidentaux, les Francs, la chrétienté. Mais, nulle trace encore de cette Europe précocement inventée par la cosmogonie grecque, mais si peu conforme à la vision médiévale du monde terrestre. Car, répétons le, la christianitas est fondamentalement étrangère à la notion d'Europe. Elle ne peut s'identifier ni se réduire à ce continent, dans la mesure où sa spécificité même réside dans son universalisme. La négation de cette universalité constituait en conséquence le préalable indispensable à toute affirmation de l'Europe en tant que notion rassembleuse et entité distincte.

-- 0 --

.

Partie II

L'Europe, sphère culturelle spécifique

Un monde civilisé (hellénistique, puis hellénistico-romain) s'est initialement opposé à un monde barbare ; puis un monde chrétien s'opposa à un monde païen : mais ni l'une ni l'autre de ces deux visions unitaires de l'Europe ne faisaient encore place à une dimension morale qui lui fût propre.

L'Europe, concept globalisant, n'apparaît pratiquement qu'à la fin du Moyen Age, au moment où l'humanisme naissant, le morcellement de la chrétienté et les Grandes découvertes amènent l'homme occidental « moderne » à prendre conscience de son appartenance à une sphère culturelle spécifique.

II.1 – La fin du Moyen Age et les premiers recours au concept d'Europe

Si nombre de lettrés sont les tenants toujours actifs, toujours convaincus de l'idée de patrie chrétienne, déjà se propage imperceptiblement chez certains érudits et chez les politiques le sentiment diffus d'appartenance à une même sphère culturelle qui est autre chose que la chrétienté. Déjà s'ébauche une réalité, un assemblage, un expédient politique faits pour réunir sous une même bannière ces occidentaux de la fin du Moyen Age au moment précis où, sur les ruines des deux grandes idéologies médiévales de l'Empire et de la papauté, les Etats européens manifestent leur individualité la plus forte et la plus libre, en se détachant plus que jamais des idées universelles.

Cette réalité, cet assemblage, cet expédient politique s'appellera d'un nom tombé en désuétude et qui se pare des vertus de la modernité, un nom que l'on commence déjà à prononcer avec plus de fréquence et plus de force, l'Europe.

« Je n'ai parlé que de Europe, car je ne suys point informé des deux autres parz, Azie et Affrique »). Cette phrase de Philippe de Commynes¹, chroniqueur de Charles Le Téméraire, puis de Louis XI, est, à sa façon, un acte de naissance. Car, pour la première fois apparaît clairement chez un auteur européen le sentiment d'appartenance à un ensemble dont la supériorité l'autorise à mépriser tout ce qui n'est pas européen, à traiter de haut et de loin l'Asie et l'Afrique ; un ensemble dont la supériorité ne tient plus exclusivement à la religion. Sans doute, n'allons pas faire de Commynes, parce qu'il est un homme moderne, un être dégagé de la christianitas et de la foi chrétienne. Commynes est chrétien. Et Commynes considère qu'il détient par là même la vérité religieuse. Mais l'orgueil de Commynes d'être européen, tient à son appartenance consciente à une grande communauté qui se suffit à elle-même et qui est de toutes les communautés humaines la plus enviable, la plus noble, la plus civilisée. Cet orgueil est un orgueil d'occidental. Il témoigne d'un progrès décisif accompli par l'Europe qui se considère désormais comme supérieure à l'Asie ; cette Asie qui pendant si longtemps a écrasé le faible Occident du poids de sa supériorité, de sa puissance, de sa culture et de son rayonnement.

Or, pourquoi donc ce tournant décisif a-t-il été pris ? Pour quels motifs les européens ont-ils cessé de se concevoir exclusivement en tant que membres de la christianitas ? Quelles raisons amenèrent les habitants de l'Europe à prendre conscience d'une singularité et d'une supériorité culturelles et morales étrangères au fait religieux ?

Si l'on commence en fait à recourir au mot d'Europe pour désigner les Occidentaux, les Francs ou les Latins, et eux seuls, c'est en raison de caractéristiques qui leur sont propres et permettent de les opposer aux autres peuples et tout particulièrement aux Orientaux. L'Europe naît de la confrontation avec ce qui n'est pas l'Europe. Confrontation pacifique parfois ; confrontation armée le plus souvent. Et, pour désigner ce qui n'est pas soi-même, pour stigmatiser l'ennemi, il convient de mettre en exergue des différences irréductibles.

¹ COMMYNES, Mémoires, Livre V, Chapitre VIII

Chez les chroniqueurs et auteurs de la fin du Moyen Age, apparaissent déjà les traits moraux de l'Oriental : duplicité, fourberie, perfidité. L'Occidental, pour sa part, campe en chevalier courageux et loyal, homme d'honneur et de courtoisie. On objectera que, pour l'heure, il ne s'agit pas encore d'Europe à proprement parler. Mais le processus polémique est déjà en place, la méthode de définition est posée. L'opposition aux mœurs orientales avive chez les européens le sentiment que les nations occidentales ont des manières, des mœurs et des traditions communes. La conquête des Balkans et la prise de Constantinople par les Turcs ne manqueront pas d'aviver, bien entendu, le sentiment d'altérité que suscite l'Orient européen, base avancée d'attaques ultérieures contre le « ventre de la chrétienté », c'est à dire l'Europe du Centre Ouest.

II.2 – L'humanisme et l'affirmation progressive de l'Europe morale

II.2.1 - La perception d'une singularité morale, culturelle, politique et économique européenne revêt une acuité nouvelle sous l'influence de l'humanisme naissant.

L'Europe des lettrés, des hommes unis dans le culte de l'intelligence, des savants qui apportent les lumières de la civilisation là où ne régnerait sans eux que la barbarie, voilà une dimension fondamentale et nouvelle dans l'histoire de la notion d'Europe. Elle se forge sous l'influence de l'humanisme, dans la pleine floraison de la Renaissance.

Témoin de cette vision d'une authentique identité européenne, le grand lettré Enea Silvio Piccolomini, futur Pie II, à la fin du XV^{ème} siècle, se fait juge des valeurs culturelles européennes, fondées sur la tradition classique, sur le culte de Rome et de la pensée antique. Commenant aussi à entrevoir l'Europe comme un ensemble de savants, appliqués à commenter les grands textes de l'Antiquité, il devine déjà une république de l'intelligence et de la culture ¹.

¹ ENEA SILVIO PICCOLOMINI, Lettres à Nicolas de Cues, in R.Wolkan, Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini, III, Vienne, 1918.

Sans doute Enea Silvio ne va-t-il pas jusqu'à affirmer la « communauté ». Il ne parvient pas à une notion vraiment et proprement unitaire, restant donc loin encore de la future conception voltairienne d'une « république des lettres ». Mais il fraie le chemin qui va y conduire ; son sens humaniste lui permet déjà de percevoir des affinités culturelles, des motifs de vie morale et spirituelle, des mœurs communes. Le sentiment d'une unité culturelle spécifiquement européenne, et non plus seulement religieuse, se renforce donc peu à peu.

Vers la fin du XV^{ème} et le début du XVI^{ème} siècle, aux côtés des humanistes italiens prennent également place des humanistes issus d'autres nations. En témoignent les écrits de l'érudit allemand Jacob Wimpfeling (1450-1528), chez qui « l'Europe cultivée est une réalité vivace »¹. Fait marquant dans l'histoire de la notion d'Europe, dans la mesure où l'humanisme, initialement cantonné à la péninsule italienne, s'étend progressivement à tout le continent et s'affirme comme le premier courant de pensée non exclusivement religieux commun à l'ensemble des lettrés européens. Les discussions philologiques, la critique des textes antiques, la recherche d'un style châtié et d'un parler « élégant » ne sont plus limitées à Naples, Rome, Venise, Bologne, Padoue ou Milan, mais fréquentes aussi à Paris, Oxford, Londres et Bâle. De sorte que barbare, qui, selon Pétrarque, équivalait à « non italien », en vient à désigner le « non européen » (extérieur à l'Europe occidentale du centre ouest et du sud) ; seront barbares les peuples des autres continents, comme vont le montrer les polémiques autour des Indiens d'Amérique. Voilà pourquoi le sentiment d'une unité spirituelle européenne est plus vif, beaucoup plus vif chez Erasme que chez Enea Silvio : non seulement le prince des humanistes est né plus tard, mais il est né hors d'Italie ; il est né européen.

Identité culturelle donc, mais également identité politique. La première expression de l'Europe en tant que communauté dotée de caractères spécifiques purement immanents et laïcs, c'est à Machiavel qu'on la doit. Comme on la doit à Machiavel, elle ne peut être que politique.

¹ W. FRITZEMEYZR, *Christenheit und Europa*, p. 45

Cet auteur a un sens très net de la différence entre les continents. Même s'il lui arrive encore de choisir quelques références hors d'Europe (tels Moïse, Cyrus et le roi de Perse Darius), il ne se soucie d'ordinaire que de questions européennes : « Mes propos sur la guerre ne dépassent pas les frontières de l'Europe. S'il en est ainsi, je ne suis pas contraint de vous exposer ce que l'on a coutume de faire en Asie »¹. Or, en quoi consiste cette différence ? Elle n'est pas seulement physique, mais concerne bien d'avantage les institutions, les manières d'être, l'histoire et donc la politique. « L'Europe a eu quelques royaumes et un grand nombre de républiques. L'Asie ne connaît que le despotisme »². Et c'est à l'Antiquité que remonte le contraste politique entre les deux continents ; l'Empire turc du début du XVI^{ème} siècle ne fait que perpétuer une tradition, un mode de gouvernement qui appartenaient déjà à l'ancienne monarchie perse, alors que les Etats occidentaux étaient dès l'Antiquité bien plus divisés et même intérieurement fractionnés. On ne saurait donc parler de dissemblance momentanée, liée à un état de choses particulier et transitoire ; la différence entre l'Europe et l'Asie est bien « constitutive ». L'Europe et l'Asie offrent deux types divergents d'organisation politique. Ecart riche de conséquences, puisqu'il favorise le développement de la vertu, c'est à dire de la capacité d'action et de l'énergie créatrice.

Identité culturelle, originalité politique et, procédant des deux précédents critères, spécificité économique. Si l'Empire carolingien confirme bien les premiers résultats d'un grand travail de fusion des différentes civilisations qui s'est poursuivi à travers les VI^{ème}, VII^{ème} et VIII^{ème} siècles contre les éléments barbares installés en Europe, ce qui est important, c'est le travail de fusion qui se poursuit avec un succès croissant et qui aboutit à ce qu'une population suractive en pleine croissance crée dans cette Europe rurale des centres urbains véritables. C'est le commencement d'un essor européen qui est d'abord et avant tout un essor économique et qui s'affirme bien mieux aux foires de Champagne qu'à la cour des empereurs.

¹ MACHIAVEL, L'Art de la guerre, II, v

² Ibid., II, XIII

Nous voici donc arrivés aux temps modernes, c'est à dire le moment de l'histoire où s'efface progressivement mais inexorablement le vieux concept de chrétienté et où le nom d'Europe commence à se révéler d'usage courant et à supplanter définitivement le concept médiéval de Christianitas.

L'humanisme, il est vrai, n'a pas encore définitivement assis la primauté du concept d'Europe ni fait table rase des notions médiévales de christianitas et d'Ecclesia. L'humanisme européen représente à l'évidence un grand moment dans l'histoire du concept européen. Mais n'oublions pas que la culture reste étroitement liée à la religion, que l'Européen est encore le chrétien, que les expressions décisives, même culturellement, sont toujours christianitas, respublica christiana, christianus populus. Ainsi ne sommes-nous pas encore complètement sortis de la christianitas. La composante culturelle a certes pris beaucoup d'ampleur par rapport à la christianitas médiévale. La culture s'est élevée, pour ainsi dire, presque à la hauteur de la foi. Mais cette dernière, pour reprendre les mots de Dante, reste « l'aînée ». Le mot christianitas reste donc dans l'usage le plus courant. Elle est cependant amenée à s'effacer inexorablement.

Et pourquoi ? Parce que Luther fait voler en éclats la christianitas et que Colomb découvre le Nouveau monde.

II.2.2 - Le principal motif du triomphe de la notion d'Europe au détriment de l'ancienne conception médiévale de la christianitas, c'est à la Réforme qu'on le doit. L'idéal même de chrétienté se dissipe rapidement et perd son emprise sur les gens. La Réforme met à nu les dissemblances entre Etats en entraînant de profondes divisions religieuses. La vieille notion de chrétienté appliquée unitairement à la totalité des populations d'Occident professant le christianisme n'est plus possible. La chrétienté ? Elle est déchirée. Celle du Pape n'est plus celle de Luther, celle de Calvin n'est plus celle d'Ignace de Loyola. On ne peut plus employer le même mot, le mot de chrétienté, pour grouper, pour unir des hommes qui, précisément divorcent sur le plan chrétien. Il faut en conséquence, pour désigner tout à la fois les tenants du Pape et les tenants de Luther, les sujets du très chrétien roi de France, les sujets du très catholique roi d'Espagne et les sujets

du schismatique roi d'Angleterre, des princes d'Allemagne passés à l'hérésie, des cantons suisses eux aussi passés à l'hérésie, il faut un nom commun qui soit un nom neutre. Et ce vieux mot d'Europe, ce mot antique, ce mot pré chrétien, ce mot de géographie désuète arrive à point nommé pour grouper sous un même vocable tant de pays, d'Etats, de souverains. La patrie commune de l'homme européen, ce ne peut plus être la patrie du chrétien, qui est le ciel, mais son reposoir temporel, qui sera l'Europe.

II.2.3 - Or, cette Europe aborde de nouveaux rivages. L'Europe découvre de nouvelles civilisations qui avivent encore davantage la singularité du modèle européen. L'affirmation de l'identité européenne a toujours reposé, on l'a vu, sur une opposition à d'autres types (Asiatique, Oriental, païen, Infidèle...) conçus en tant que faire valoir des qualités propres à l'Europe ou à l'Occident (liberté des citoyens, courage et loyauté, christianisme, équilibre politique). La découverte de l'Amérique par Colomb, la connaissance de mondes nouveaux conduisent les européens à tenter de définir plus nettement encore leurs caractéristiques, en les opposant à celles des autres. Désormais, on se sentira toujours davantage européen, et non plus chrétien. Par ailleurs, la formation de communautés chrétiennes outre-mer, en Amérique et même en Asie, supprime définitivement l'équivalence implicite entre « chrétien » et « européen ». L'Europe demeure certes chrétienne, mais la chrétienté ne se limite plus à l'Europe. On insistera donc de plus en plus sur les différences culturelles, politiques, morales, comportementales, plutôt que religieuses pour exalter la spécificité européenne.

Or l'identité européenne peut également apparaître au travers de ses défauts comparatifs. Idéalisation des pays lointains (mythe du bon sauvage), polémique contre l'Europe révèlent de nouveaux motifs inspirateurs : amour de la paix, horreur des guerres continuelles qui dévastent l'Europe. Car, si l'on développe une polémique anti-européenne, ce n'est pas que l'on veuille vraiment la fin de l'Europe ; au contraire, on rêve pour elle d'une vie plus haute. Elle n'est pas l'objet d'une aversion, mais d'un grand amour. Personne n'a de sensibilité plus européenne que ces censeurs de l'Europe que sont Thomas More ou Montaigne. Nul n'apprécie davantage les hautes valeurs civiques que véhicule sa tradition. C'est justement pour préserver ces valeurs de civilité et d'humanisme que tant de

philosophes ou de lettrés, sous couleur de critiquer les mauvaises mœurs de l'Europe et surtout ses mœurs politiques, critiquent en fait ses guerres incessantes et le rapport haineux d'Etat à Etat ou de parti à parti. Ces motifs, qui suscitent chez certains « l'éloge des cannibales » eux-mêmes¹, inspireront à d'autres des projets de ligue ou de fédération européenne – ou tout au moins d'un système d'arbitrage et de forces contenues, rendant impossibles les conflits entre Etats. L'affirmation de la notion d'Europe a pour corollaire l'idée de balance et d'équilibre européen.

II.3 - Les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles : l'Europe, concept dominant

Pour trouver des textes décisifs, des textes qui rendent enfin une résonance européenne moderne, il faut attendre le début du XVII^{ème} siècle, époque à laquelle la notion d'Europe acquiert réellement sa maturité pour culminer enfin au siècle des Lumières.

II.3.1 - La conscience européenne s'assortit au XVII^{ème} siècle du souci nouveau d'un équilibre européen.

Une fois admise l'existence d'une communauté de culture et d'intérêts supérieurs transcendant les clivages politiques et confessionnels, et dès lors que l'Europe paraissait durablement partagée en une multitude d'Etats aux ambitions antagonistes, on ne pouvait concevoir que l'assouvissement de ces dernières puisse porter un coup mortel à l'épanouissement d'une culture aussi noble. Cette prise de conscience devait se traduire par la naissance de la doctrine dite de « l'équilibre européen ».

Doctrine apparue d'abord en Italie, elle aussi, précisément à l'époque de Machiavel, de Guichardin et des considérations sur la balance italienne habilement tenue en équilibre par Laurent le Magnifique ; mais les auteurs européens n'ont pas tardé à la faire leur. La doctrine connaît son apogée chez les

¹ MONTAIGNE, Essais, Livres I et III

publicistes anglais du temps de la reine Ann, le principe d'équilibre européen primant alors le principe de justice lui-même. Comme dit Defoe : « La paix dans le Royaume-Uni, la tranquillité générale de l'Europe doivent prévaloir sur une considération de pure justice. Les intérêts particuliers de chaque Etat doivent être sacrifiés à l'intérêt public européen » ¹. On aboutit ainsi avec Lehmann, en 1716, à l'équilibre considéré comme une sorte de constitution de l'Europe ; ou encore à l'abbé Mably constatant que le plein respect du système de l'équilibre a permis à l'Italie, au XV^{ème} siècle, d'être « une image de ce qu'est aujourd'hui l'Europe » ² - cette dernière constituant un tout politique dont chaque partie est nécessairement liée aux autres par une influence réciproque et continue.

Multiplicité d'Etats en Europe ; nécessité de maintenir cette pluralité pour préserver la « liberté » européenne et empêcher l'instauration (par Charles Quint, Philippe II ou Louis XIV) d'une « monarchie universelle » qui marquerait d'une certaine manière la fin de l'identité européenne ; nécessité subséquente de constants efforts diplomatiques, poursuivis par une diplomatie stable – dont justement l'Europe moderne s'était dotée, après l'Italie, aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles : tels sont les présupposés et les justifications de la doctrine de l'équilibre. L'Europe signifie alors groupement de puissances contre la puissance qui prend son essor et qui, le prenant, menace de détruire l'équilibre péniblement acquis par les autres puissances.

Quelle que soit la voie recherchée pour remédier aux fâcheux effets de cette multiplicité néanmoins nécessaire (voie des utopistes ou voie des politiques), ces deux voies conduisaient l'une et l'autre à l'idée, toujours plus nette et précise, d'une Europe comme corps politique uni par certains principes communs, malgré sa division en plusieurs organismes étatiques : corps doté de plusieurs âmes. Frédéric le Grand, alors qu'il était encore prince héritier, intitulait ainsi son premier essai politique *Considérations sur l'état présent du corps politique de l'Europe*. Vingt ans plus tard, en pleine guerre de Sept Ans, un texte publié à

¹ D. DEFOE, *Essai sur divers projets*, 1697

² G. BONNOT de MABLY, *Principes de négociations pour servir d'introduction au droit public de l'Europe fondé sur les traités*, chapitres I, III, IV, 1757

Francfort représente l'Europe comme « un système politique, un corps où tout est lié par les relations et les divers intérêts des Nations qui occupent cette partie du globe » ¹. Cette conception triomphera avec Voltaire.

II.3.2 - Le XVIII^{ème} siècle représente l'expression la plus achevée de la culture authentiquement et consciemment européenne. Il consacre la vision d'une Europe des lettres, d'une Europe des libertés, de la Raison, d'une Europe emportée par le progrès.

Empruntant un mode de réflexion typiquement européen, les intellectuels du XVIII^{ème} siècle définissent l'Europe en usant de comparaisons avec les autres civilisations. Elaboré au XVI^{ème} siècle par La Casas et Montaigne, le mythe du bon sauvage américain ne disparaît nullement de la littérature européenne. Les Lumières en usent encore, à des fins polémiques, pour l'opposer à la corruption et à la malignité de l'Europe. Mais entre les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, le regard se tourne d'abord vers d'autres peuples plus anciens : la Chine, l'Egypte, les Arabes, les Persans et même les Turcs. L'esprit polémique qui dresse les auteurs du XVIII^{ème} siècle contre les institutions politiques et les traditions religieuses de l'Ancien Régime, c'est bien dans les récits de voyages fictifs qu'il s'exprime le plus nettement.

C'est surtout dans de tels ouvrages que la notion d'Europe prend ses contours définitifs. Le succès de cette littérature de voyages imaginaires a été encore accru et favorisé par le fait que, d'emblée ou presque, elle a pu revendiquer un chef d'œuvre : les Lettres persanes, première grande œuvre de Montesquieu (1721). Non moins que sur la France, les lettres donnent des informations précises sur l'Europe et celle-ci apparaît comme un corpus politique et culturel bien différent de l'Asie. Politiquement, on voit resurgir les formules de Machiavel : l'Europe est une multitude d'Etats, fréquemment républicains, où le pouvoir à l'intérieur n'est pas illimité ; l'Asie comprend en revanche un petit nombre d'Etats, dont aucun n'est républicain et dont le souverain exerce sur les sujets un

¹ Mémoires politiques concernant la guerre, Francfort, 1753

pouvoir sans limite. Si l'on passe de la politique aux us et coutumes, la différence n'est pas moins éclatante entre Europe et Asie (liberté dont jouissent les femmes européennes, sociabilité dont la société française représente l'archétype). A côté de l'esprit de société, une autre qualité caractérise l'Europe : « l'ardeur au travail », la « passion de s'enrichir », qu'on appellerait aujourd'hui le dynamisme. En forçant la note, on pourrait dire que Montesquieu annonce déjà la société capitaliste moderne. Et l'ardeur au travail dispose de puissants moyens techniques, grâce aux innombrables inventions et découvertes (Galilée, Newton..) qu'enregistre l'histoire récente de l'Europe.

Or, voilà bien une caractéristique inédite de l'Europe, une grande nouveauté par rapport à la sensibilité européenne du XVI^{ème} siècle. Car celle-ci dépendait surtout de facteurs religieux et culturels : d'une part la chrétienté, d'autre part une culture essentiellement humaniste, c'est à dire philosophico-littéraire. Désormais, à cette culture que désigne l'expression « les arts » s'ajoute la culture scientifique (« les sciences ») qui tendra de plus en plus vers la première place. Cette affirmation des sciences revêt un caractère capital dans l'évolution de la conscience européenne. Les européens qui jusqu'à présent, nonobstant la fierté d'être chrétiens, éprouvaient à de rares exceptions près un relatif complexe d'infériorité culturelle à l'égard des Anciens, s'affranchissent définitivement de ces références et prennent conscience de leur avance. D'où cette affirmation de Montesquieu : « Les Anciens faisaient des pas de géant, et ils reculaient tout de même, ils écrivaient sur le sable, et nous écrivons sur l'Airain »¹. La civilisation européenne, et donc l'Europe, deviennent synonymes de progrès, notion inconnue au Moyen Age et à la Renaissance.

Voltaire, lui aussi fait figure de thuriféraire de l'Europe, lui aussi compte parmi les principaux artisans de la conscience européenne. Pour Voltaire, l'Europe est avant tout une unité culturelle. C'est l'Europe des artistes et des écrivains, des savants et des académies, l'Europe de Newton et de Locke, de Leibnitz et de Galilée, de Corneille et de Racine. Et à cette Europe, il appose la marque définitive d'un unique corpus, d'une unité culturelle sans équivalent dans

¹ MONTESQUIEU, Mes pensées, 1748

le reste du monde. L'Europe, Russie exceptée, est présentée comme une « espèce de grande république partagée en plusieurs Etats, les uns monarchiques, les autres mixtes ; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondant les uns les autres ; tous ayant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes ; tous ayant les mêmes principes de droit public et de politique, inconnus dans les autres parties du monde » ¹.

Voltaire, toutefois, offre un profil bien différent de Montesquieu en ce sens qu'il brocarde la religion ou, pour être plus précis, l'Eglise, accusée de retarder l'accession de l'Europe au progrès. Ainsi apparaît insensiblement une autre caractéristique de l'Europe : la laïcité voire l'irreligiosité. Car, si l'Europe a désormais un défaut, malgré sa supériorité politique et culturelle, il tient précisément au clergé, au papisme, au fanatisme religieux, à l'esprit théologique qui entravent la science et contredisent la philosophie.

Si la notion d'Europe, telle que nous l'avons vue se former au temps des Lumières, comporte des éléments moraux, culturels et spirituels, elle est en revanche exempte de tout naturalisme. La nation peut être considérée soit d'un point de vue « naturaliste » (qui débouchera fatalement sur le racisme), soit d'un point de vue « volontariste » ; mais seul ce dernier vaut pour le sentiment européen. Sans doute le climat, qui est strictement naturel, compte-t-il parmi les trois facteurs auxquels Voltaire attribue une influence permanente sur l'esprit humain ; mais les deux autres, le gouvernement et la religion, appartiennent au domaine moral. Et quand les climats de l'Orient doivent tout à la nature, « nous, dans notre Occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardivement apparue » ². L'industrie, le commerce, le temps même – qui seul permet de recueillir les fruits de l'activité humaine : autant de facteurs qui échappent au naturalisme.

Lorsqu'on entreprend d'examiner concrètement l'Europe que Voltaire dessine, on découvre donc qu'elle est constituée en corpus par ses seuls caractères

¹ VOLTAIRE, Le siècle de Louis XIV, 1751

² VOLTAIRE, Essai sur les mœurs, Chap. 167

moraux et culturels, par son esprit scientifique et son organisation politique, par ses arts et ses lettres, par son « esprit de société » et ses mœurs : la dimension ethnique et climatologique est perdue de vue. Le sentiment européen est un sentiment de solidarité morale et de connexion spirituelle, non de solidarité raciale. Certes, « qu'entre les diverses races existent de profondes différences, seul un aveugle pourrait le mettre en doute », écrit Voltaire ¹ ; mais qu'en lui-même et par lui-même le fait racial détermine l'esprit et le génie de l'Europe, cela Voltaire n'a jamais pu l'imaginer, non plus que ses collègues des Lumières.

La conclusion s'impose : dans la période décisive où se sont formés le sentiment européen et la notion d'Europe, les facteurs culturels et moraux ont revêtu une importance capitale, pour ne pas dire exclusive.

Mais ne nous illusionnons pas. L'Europe n'est pas pour autant la patrie commune des hommes du siècle des « lumières ». Seuls rêvent d'Europe, pensent et agissent en européens, une minorité d'hommes qu'une communauté de culture, de références et d'intérêts soudent par delà les frontières étatiques. L'Europe, telle qu'on la voit, qu'on la rêve, qu'on l'imagine au XVIII^{ème} siècle, c'est une notion de nantis, d'esprits cultivés, lettrés et polis. L'Europe, c'est la patrie des galants hommes qui, d'un bout à l'autre de l'Europe se reconnaissent à ceci qu'ils parlent la même langue, la langue française, qu'ils lisent les mêmes livres, les livres français, qu'ils habitent les mêmes châteaux à la française. Au premier quart, au second quart, au troisième quart du XVIII^{ème} siècle, l'Europe est donc la patrie culturelles des beaux esprits et de la classe dirigeante. L'Europe coiffe les nations. Au quatrième quart du XVIII^{ème} siècle, c'est la nation qui s'affirme, et curieusement, dans les milieux populaires, à l'armée, chez les soldats. A cet égard, la nation constitue bel et bien une régression culturelle.

1 VOLTAIRE, Ibid, Introduction

Partie III

La crise de la notion d'Europe

Alors que s'affirme si nettement et que se précise si clairement le sens européen, voici que s'élèvent des voies discordantes. Dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, l'idée de Nation vient contredire l'européisme des années 1750.

III.1 – Une notion concurrente : la nation

III.1.1 - Rousseau, le premier, nous introduit à un monde profondément différent de Montesquieu et de Voltaire. Farouchement opposé à l'uniformité des mœurs, des idées et des sentiments, bref à tout ce qui amoindrit et étouffe la personnalité de chacun, Rousseau ne peut que rejeter l'européisme. Rousseau ne nie certes pas la réalité. Il reconnaît que l'Europe forme une civilisation. Mais cette société réelle souffre de gros défauts : en particulier, elle rend la vie trop uniforme. Aussi, ne peut-il se satisfaire, dans le domaine politique, du « système » de l'Europe fondé sur l'équilibre. Rousseau est contre la raison et pour la conscience, l'imagination, la passion, l'enthousiasme.

Ainsi, à la veille de la Révolution française, la conscience européenne entre-t-elle en crise. Historiquement, la Nation passe au premier plan ; la Nation comme programme, non pas la Nation comme force ethnolinguistique. Tous les patriotes se dressent alors contre un cosmopolitisme essentiellement européeniste qui menacerait d'étouffer le sentiment patriotique et de servir les intérêts de l'Etat le plus puissant. Songeons au sentiment anti-français de l'époque napoléonienne, particulièrement vif en Allemagne et en Italie. La Révolution française a ouvert une ère nouvelle. Les anciens royaumes « domaniaux » fondés sur la sujétion doivent faire place aux nations spirituelles, fondées sur la liberté. Cet accouchement laborieux, cet immense déplacement de forces, domineront le XIX^{ème} siècle : ils ont quelque chose d'explosif et de « brisant ».

III.1.2 - Le développement de la passion nationale, inséparable de l'idée de liberté qui caractérise la période 1790 – 1815, ne réduit pas à néant le sentiment d'une unité européenne conçue en tant que communauté de culture, de modes de vie et de principes. Ce sentiment prend au début la forme du regret, attitude conservatrice que l'on trouve chez l'Anglais Burke ou le Suisse Mallet Du Pan. L'eupéanisme de la restauration s'oppose à la nation.

On veut réagir à la toute puissance de la Nation (France napoléonienne), par crainte que le libre cours laissé aux passions nationales ne finisse par bouleverser l'Europe et ne la précipite dans le chaos. Cette position est adoptée par les conservateurs, Metternich au premier chef, qui considère l'Europe comme une patrie et dont l'eupéisme est typiquement celui des lumières (cf. sa correspondance avec Wellington et Lord Castlereagh). Du XVIII^{ème} siècle est restée l'idée que l'Europe forme un grand corps civilisé, culturellement uni, politiquement divisé sans doute en nombreux Etats, mais dont les rapports étroits et incessants s'expriment dans un « droit public » européen comme dans la doctrine de « l'équilibre » ; un corps doté de modes de vie, d'habitudes, de pratiques qui lui sont propres ; un corps enfin que la science guide sur la voie du progrès. Sous le cosmopolitisme, on trouve une sensibilité et une pensée européennes dont la force et l'intensité ont eu peu d'équivalents par la suite : peut-être n'a-t-on été davantage européen qu'au temps de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, entre 1815 et 1848.

III.2 – La difficile conciliation des deux concepts d'Europe et de nation

III.2.1 - Mais l'eupéanisme postérieur à la Révolution française n'est pas l'apanage exclusif des forces conservatrices. Il compte dans ses rangs nombre de libéraux et de républicains qui s'efforcent, pour leur part, de concilier les deux concepts d'Europe et de nation. Les plus ardents patriotes, les libéraux convaincus, sont en même temps les Européens les plus fervents. Simplement, il ne s'agit plus d'une Europe dynastique et aristocratique, patrie spirituelle des lettrés, des philosophes et des nantis. Il s'agit désormais de bâtir une Europe des peuples qui concilie à la fois respect du principe des nationalités et sentiment

d'appartenance à une plus vaste communauté. Comme le dit Saint-Simon, « c'est l'Europe des peuples qui est appelée à la succession, ou bien l'Europe ne se fera pas » ¹. Dans la logique de leur système, les libéraux de la première moitié du XIX^{ème} siècle pensent l'Europe tantôt comme une confédération de nations réduites à trouver dans leur cousinage juridique cet équilibre que les souverains cherchaient dans leur cousinage naturel, et tantôt comme un seul Etat unitaire, simple reproduction à une échelle plus grande des nations centralisées. De l'Europe fragmentée à l'Europe totalitaire, ils sont condamnés à osciller sans cesse, à moins qu'ils ne s'efforcent de s'arrêter sur une « juste milieu » qui réunirait les impuissances du premier Etat et les rigidités du second. Or, si l'on consent à la féodalité des Etats-Nations, l'Europe n'est qu'un mot. Et, si l'on aspire au super-Etat, que deviennent alors ces nationalités pour lesquelles tant de sang a été ou sera versé ?

III.2.2 - Un homme résume en lui toutes ces aspirations, toutes ces contradictions au point d'en être véritablement le symbole, c'est Giuseppe Mazzini. La pensée de Mazzini se tourne sans cesse vers l'Europe adolescente, vers l'Europe des peuples qui va triompher et prendre la place d'une Europe des princes agonisante. Mais comment les nations peuvent-elles coopérer harmonieusement au bien commun ? Ici intervient le concept de mission, dont le rôle est précisément d'harmoniser le tout et les parties. Chaque peuple a reçu de Dieu une mission particulière. Ce nouveau sens historique conduit à considérer la civilisation européenne non plus seulement dans son aboutissement, mais dans son évolution séculaire, au cours de laquelle les principales nations tiennent le sceptre tour à tour, contribuant ainsi à la luxuriance comme à la variété infinies de la civilisation européenne. Celle-ci doit son existence à la diversité des civilisations nationales qui ont existé et qui existent, chacune apportant quelque chose que ne peuvent donner les autres. Et c'est précisément de cette divergence des apports que l'Europe tient ce qui fait sa grandeur et sa particularité première : la liberté (thème développé par Guizot dans son Cours d'histoire moderne). Ainsi se conclut le mariage du particulier au général, de la nation à l'Europe.

1 SAINT SIMON, La réorganisation de la société européenne, 1814

Peu ou prou, l'idéal de Mazzini est celui de tous les républicains de l'époque et, plus encore, des socialistes qui se veulent à l'extrême pointe du républicanisme. En 1831, l'année même où Mazzini créait le mouvement Jeune Europe, J-P. Buchez fonde à Paris le journal L'Européen pour la propagation de son socialisme chrétien et de l'idée d'une fédération européenne. Michelet, l'homme des nationalités, écrit dans Le Banquet : « La patrie européenne se constitue. Comment ? Par la souffrance, par l'émigration, par l'exil. Je les ai toutes aimées, ces grandes patries de l'Europe, les trouvant toutes en moi par leurs diversités. Pour moi, chacune d'elles fut une évocation. Mon Allemagne m'a donné Luther, la joie héroïque ; mon Italie, Vico, la pierre du droit ; ma Pologne, l'idée du sacrifice ». C'est vraiment l'Européanisme nationaliste...

Toutes ces aspirations démocratiques, nationales, européennes, tout le sentimentalisme et toute la générosité du siècle éclatent en 1848. La proclamation de la République en France est le signal d'un grand espoir qui se répand tel une traînée de poudre à travers toute l'Europe. En Italie, en Allemagne, en Hongrie, les aspirations républicaines et nationales se déchaînent. Loin d'aboutir à une conflagration européenne, à un affrontement des différentes nations, elles déduisent de leurs similitudes et attendent de la prochaine libération des peuples l'établissement d'une « super-République européenne ». Littré exprime cette conviction dans un article du National : « Le sentiment de la fraternité européenne grandit à mesure que la Révolution se propage et que la cause démocratique fait de nouveaux prosélytes. Il est temps que des comités internationaux s'organisent afin de préparer partout les esprits à la fusion démocratique qui doit s'opérer. Par son histoire, par ses sentiments, par ses intérêts, l'Europe est poussée vers une confédération républicaine ».

On pourrait donc croire que dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, en se différenciant, en cherchant sincèrement à concilier les visions apparemment irréductibles de la Nation et de l'Europe, en tentant enfin de se distinguer du nouvel et puissant ensemble qui apparaît sur la scène de l'histoire – l'ensemble nord-américain -, l'européen dût se sentir de plus en plus européen : or il n'en sera rien. Car, précisément à ce moment, voilà que naît autre chose que la nation, voilà

que s'effiloche la quête d'une communion des nationalités ; voilà que naît le nationalisme.

III.3 – Le nationalisme et les déchirements européens

La vision d'une Europe conciliant harmonieusement principe des nationalités et messianisme européen entendu dans un sens pacifique achoppe sur la violence des nationalismes.

III.3.1 - L'émergence du nationalisme prive la notion d'Europe d'une grande partie de sa force et de son attrait ; l'accent se déplace de l'ensemble européen vers la nation particulière ; vers la patrie de chacun et non vers la patrie de tous. La marche des nationalismes est si rapide qu'elle entame et pour une large part détruit le vieux fond de cosmopolitisme européen qui existait depuis la Renaissance, et même depuis Charlemagne, sous le nom de chrétienté. Même la vaste « société des esprits », la république des lettres, se scinde sous l'effet des passions nationales ; les hommes de talent et de grande culture, qui s'étaient en général sentis européens au moins autant que français, italiens ou allemands, se sentent désormais d'abord – voire exclusivement – français, italiens ou allemands. Les « clercs » du monde moderne, ainsi que Julien Benda désigne les gens d'étude dans « La trahison des clercs » ¹, cèdent eux aussi à l'esprit partisan. Au lieu de favoriser l'avènement d'une grande communauté spirituelle européenne, ils s'emploient à dissoudre toute possibilité communautaire, laissant le champ libre à la nouvelle idole : l'Etat isolé et conquérant, lancé précisément sur la voie qui était apparue aux hommes du XVIII^{ème} siècle comme la voie du mal.

Après 1870, le sentiment d'une communion européenne, la conviction d'une communauté d'intérêts supérieurs se heurtent en effet aux dures réalités du cynisme bismarckien et à la lourde hypothèque que fait peser sur l'Europe la reconstitution d'un puissant empire allemand sous la domination prussienne. La prédominance allemande en Europe inquiète les politiques tout autant que les

1 J. BENDA, La trahison des clercs, 1927

idéalistes. Ceux là même qui l'ont favorisée par leur abstention en prennent maintenant ombrage. Des alliances s'esquivent, se réalisent, qui ont pour effet de couper l'Europe en deux camps sensiblement égaux.

Attaqué de l'intérieur par la vigueur des nationalismes, le sentiment d'une spécificité européenne se dissout également sous l'effet d'un cosmopolitisme désormais mondial. L'émergence même des Nord-Américains atténue puis efface l'une des caractéristiques de l'Europe : sa maîtrise de la science et de la technique, sa « rationalisation » de la vie, puisque à cet égard les progrès s'avèrent (en économie comme dans d'autres domaines) plus rapides outre-océan que dans la vieille Europe. A mesure que s'impose un système politique mondial, les journaux européens cessent de parler d'un système politique européen ; le système des « relations continues » autrefois caractéristique des Etats d'Europe, s'élargit désormais aux dimensions du monde. Dès lors, ce que l'Europe garde en propre, c'est sa tradition morale et culturelle, son histoire politique et spirituelle, son passé plutôt que son présent – n'était la persistance d'un certain habitus sentimental, d'une certaine manière de sentir et de penser plus facile à prévoir qu'à définir, que Fontenelle appelait en son temps un certain « génie » et qui reste perceptible même dans les détails ; bref, d'un « je ne sais quoi » qui révèle encore l'européen aux yeux du non-européen, mais qui ne suffit plus à surmonter les antagonismes entre nations européennes.

Malgré quelques survivances du cosmopolitisme européen hérité des Lumières, c'est donc une Europe presque complètement « babélisée » qui s'offre à nos yeux à la veille du conflit de 1914. Les esprits et les cœurs n'y ont pratiquement plus de langage commun, quand le geste inconscient d'un nationaliste serbe met tout à coup le feu à la poudrière.

III.3.2 - La guerre ne paie pas. Ruinées en hommes, en biens, en espérance, les nations européennes, au lendemain du 11 novembre 1918, pouvaient en faire le douloureux calcul. De là un renouveau de la sensibilité européenne. Quelques groupes épars entretenaient en effet les braises de ce grand feu communautariste que les années d'avant 1914, et surtout la guerre, avaient éteint. Il suffirait peut-

être d'une initiative hardie pour faire renaître des flammes qui ne demandaient qu'à s'élever.

Cet honneur appartient au comte Coudenhove-Kalergi. Dès 1922, ce jeune homme de vingt-sept ans adresse à divers journaux européens un message où il réclame l'organisation d'une « Union pan-européenne ». Soit qu'elles eussent été touchées par l'active propagande du comte Coudenhove-Kalergi, soit qu'elles fussent parvenues d'elles-mêmes à des conclusions voisines des siennes, de nombreuses personnalités européennes vont désormais se montrer favorables à l'idée d'une Europe réconciliée avec elle-même. De tous côtés, d'éminentes personnalités politiques ou intellectuelles prennent position en faveur de l'Europe unie. C'est ainsi qu'Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères, et bientôt président du Conseil français se décide en 1930 à faire passer l'idée de l'union européenne du plan de la propagande privée à celui des négociations officielles. C'est ainsi également que M. Joseph Caillaux déclare en 1932 dans une interview au *Capital* : « J'ai la conviction que le dilemme s'unir ou disparaître est inexorable pour l'Europe ». La menace, de plus en plus précise, que les pays totalitaires font peser sur les peuples européens n'est sans doute pas étrangère à ces ralliements. Cependant, il est déjà trop tard pour que cette propagande, efficace mais lente, puisse avoir un commencement d'effet. Les pays totalitaires ont gagné de vitesse l'Europe libérale, paresseuse et divisée. Dès 1930, année de la proposition de Briand, le parti national-socialiste obtient 107 sièges au Reichstag. Trois ans plus tard, il est au pouvoir. Puisque l'Europe n'a pu se faire de bon gré, un nouveau Charlemagne va tenter de la faire de force. Car Hitler aussi est un européen. Du moins à sa manière.

III.3.3 – « Le sens de cette guerre, c'est l'Europe », déclarait dès 1939 le docteur Goebbels, manifestant par là même une sensibilité européenne authentique, quoique dévoyée. En effet, si la part des circonstances, à savoir la gestion de l'occupation et l'effort de guerre, impose les formes de domination du continent par l'Allemagne nazie, des considérations idéologiques ont également joué, donnant à l'histoire de l'idée d'Europe une version fasciste.

L'Europe est le lieu de réalisation de l' « espace vital » nécessaire à la survie et à l'épanouissement du Herren Volk. Hitler l'a formulé explicitement dans *Mein Kampf*: « Nous mettons un terme à la politique coloniale et commerciale d'avant-guerre et nous inaugurons la politique territoriale de l'avenir ». Et si les acquisitions territoriales doivent se faire surtout à l'Est, la politique nazie vise aussi à réorganiser tout l'espace européen. Tel est bien le projet européen qui ressort des Propos de table de Hitler qui ne cesse de fulminer contre « tout le désordre des petits Etats qui existent encore en Europe ». Le racisme appliqué à l'édification de « l'ordre nouveau européen » va donc se traduire par des mesures « positives » (intégrer et récupérer les aryens en puissance) et « négatives » (défavoriser et éventuellement détruire les non-aryens). L'organisation de l'Europe occupée reflète alors le schéma de hiérarchisation raciale en vigueur, instituant, à côté du peuple allemand élu, des peuples aryens « récupérables » (néerlandais, scandinaves), des peuples dégénérés (peuples latins) et des peuples esclaves (juifs, slaves, tziganes). L'Europe unifiée des nazis présente donc un visage, celui d'une pyramide hiérarchisée de statuts de domination : annexions au Grand Reich, administration directe civile ou militaire, tutelle de gouvernements locaux, satellites de race germanique et autres satellites.

Le seul principe d'unité qui se veut fédérateur d'une « civilisation européenne », et qui va acquérir, après 1943, sous la pression de la conjoncture militaire, une dimension importante, est représenté contre le judéo-bolchevisme. L'exaltation de la thématique « européenne » cristallise en effet la doctrine nazie, dans la mesure où elle permet l'amalgame de l'ennemi racial (le juif), de l'ennemi idéologique (le communisme) et de la menace géopolitique (les peuples « asiates »). Il n'est pas étonnant de la voir surtout diffusée par les organes de la SS.

L'idée que Hitler remplit un rôle « progressiste » en réalisant par les armes un espace plus large que l'Etat-Nation traditionnel, joue également à fond chez des hommes portés par un espoir pan-européen. « Combien de peuples béniront peut-être ce qui ne fut point leur défaite, mais la fin d'un régime dépassé et usé » s'enthousiasme le belge Maurice Lambilliotte dans son livre *l'heure de l'Europe*. Une Europe appelée à devenir à ses yeux « un grand chantier » et dont une des

missions sera d'occidentaliser toute la Russie d'Europe. De l'ancien leader socialiste belge Henri de Man aux économistes Francis Delaisi et Marcel Braibant, de l'écrivain Drieu La Rochelle au polytechnicien Raymond Abellio et au journaliste Jean Luchaire, nombreux sont ceux qui célèbrent l'avènement d'une « Europe aux européens », d'une « révolution européenne », d'une « Europe en marche » avec des accents que n'aurait pas désavoués un Coudenhove-Kalergi. Mais ces intellectuels, pour lesquels la résistance apparaît comme un phénomène chauvin et passéiste ont surtout forgé l'image d'un national-socialisme européen tel qu'il voulait paraître aux yeux des élites européennes, et non tel qu'il était véritablement pour des millions d'opprimés ravalés au rang de sous-hommes.

La notion d'Europe entendue dans son acception nazie s'inscrit donc en contradiction totale avec le concept millénaire hérité des visions hellène, chrétienne puis humaniste. L'Europe n'est plus cet espace de culture et d'échange, de respect de la personne humaine et d'acceptation de l'altérité. L'Europe n'est plus cet espace ouvert aux contours indéfinis, qui ne se définit ni par la géographie, ni par la race, ni par la religion, mais par opposition à ce qu'elle n'est pas : la barbarie. L'Europe est la barbarie. L'Europe nazie est la négation de l'Europe.

III.4 – La résistance et la résurrection de l'europanisme

Des facteurs ont incontestablement influé pour insérer l'idée d'Europe unie dans le travail de reconstruction intellectuelle et morale engagé par les différents mouvements de résistance. Ces derniers ont d'abord l'impression profonde de vivre une communauté de destin où tous sont engagés. L'idée européenne ne fait donc que traduire dans un premier temps le vécu d'une solidarité idéologique et combattante. A la face d'ombre de l'Europe nazie doit s'opposer la face de lumière de l'Europe démocratique.

Ceux-ci sont ensuite portés à valoriser l'idée de fédéralisme. Dans la presse clandestine, des projets de fédération européenne sont ainsi donnés à trois cents reprises comme but de guerre et de beaux textes en la matière sont rédigés

notamment dans *Combat*, sous la plume de Henri Frenay. Cette Europe de la résistance, telle qu'on peut l'esquisser, est une Europe vaste, allant de l'Angleterre à l'Oural ; elle est ensuite résolument « à gauche » en réalisant une véritable démocratie sociale ; elle se situe enfin au croisement de deux grands axes Nord-Sud et Est-Ouest en assurant une mission d'intermédiaire entre deux systèmes idéologiques opposés et une mission de promoteur du développement africain. Au total se dessine une vision très généreuse, mais surtout une Europe très française par l'idéologie (respect des « exceptions » nationales, idéal d'une Europe sociale, Troisième Force eurafricaine). On ne manquera pas de la rencontrer à nouveau.

Les idées agitées dans la clandestinité reçoivent leur consécration dans la Déclaration des résistances européennes, élaborée par les délégués de neuf mouvements de résistance (dont un allemand) et publiée à Genève à l'initiative franco-italienne en mars et juillet 1944.

Mais une mystique aussi audacieuse pouvait-elle réellement avoir une prise sur la majorité des anciens combattants de l'ombre et plus encore sur la masse anonyme des peuples européens qui aspiraient essentiellement à la paix et reléguaient en lointaine position les ambitions européenistes d'une minorité d'intellectuels ?

-- 0 --

Conclusion

La conscience européenne, on l'a vu, n'a jamais rien eu d'instinctif et il ne semble pas qu'il y ait jamais eu, à proprement parler de patriotisme européen. L'idée d'Europe a d'abord été une idée de souverains et de ceux qui touchaient de près aux souverains. Seuls ceux dont la culture était vaste et diverse, l'expérience politique considérable, qui avaient voyagé et connaissaient les langues étrangères, pouvaient s'élever au delà des particularismes et des chauvinismes pour appréhender la dimension d'une échelle supérieure. Pour autant que nous puissions en juger, la notion d'Europe ne fut donc jamais populaire. Elle ne pouvait en conséquence s'appuyer sur des populations qui lui étaient majoritairement indifférentes, pour ne pas dire hostiles, pour reprendre un nouveau souffle et triompher enfin au lendemain du second conflit mondial ; ce qui peut nous faire comprendre la place somme toute limitée de cette notion dans les programmes des partis renaissant dans l'Europe de l'après-guerre .

La notion d'Europe ne pouvait par ailleurs aucunement compter sur l'appui des trois puissances victorieuses. La célèbre photo de Yalta, qui immortalise Roosevelt, Staline et Churchill, symbolise aussi la position marginale de l'idée d'Europe à la fin de la guerre. Les Etats-Unis, culturellement occidentaux et sentimentalement favorables au principe d'une Europe forte et unifiée, ne sont pas en Europe. Héritière d'un messianisme typiquement européen – le marxisme – l'URSS a procédé à une césure idéologique entre la Russie et l'Europe. La Grande-Bretagne enfin se sent plus que jamais sentimentalement hors d'Europe.

Les vrais vainqueurs du conflit n'étaient donc guère spontanément disposés à donner corps au nouvel idéal européen né, au sein de la Résistance, de la frustration des peuples assujettis par l'Allemagne nazie. Bien plus, les deux grands alliés d'hier passaient aux règlements de comptes, prenant l'Europe pour échiquier de leur ultime partie.

La notion d'Europe se trouvait donc réduite à compter sur les seules maigres forces d'un militantisme isolé, pour conquérir des opinions majoritairement sceptiques et faire progressivement accéder les gouvernements au principe minimal d'une coopération, première étape vers la voie d'un continent. C'est tout à l'honneur de ces quelques partisans convaincus que d'être parvenus à surmonter les divergences nationales et à fédérer, certes imparfaitement, des énergies jadis contradictoires et destructrices, autour d'un mythe aussi ancien.

-- 0 --

Bibliographie

- FEBVRE L. L'Europe, Genèse d'une civilisation, Cours professé au Collège de France, 1944 – 1945.
- VOYENNE B. Du printemps des peuples au printemps de l'union, Paris, 1950.
- CHABOD F. Histoire de l'idée d'Europe, Turin, 1951.
- DE ROUGEMEONT D. Aventure, Paris, 1962.
- DUROSELLE J.B. L'Europe, histoire de ses peuples, Paris, 1990.
- HERSANT Y. (dir.), Europes de l'Antiquité au XX^e siècle, Anthologie critique et commentée, Paris, 2000.